Revue Kiraat
ISSN : 1112-8658 EISSN : 2602-7259
Volume 14 — Numéro 1 (juin 2026)

–

Traduction, réécriture et effacement : Abou Ras Ennacer et les dynamiques de circulation du savoir dans la Revue Africaine

Translation, Rewriting, and Erasure: Abou Ras Ennacer and the Dynamics of Knowledge Circulation in Revue *Africaine*

Lynda KAZI-TANI , Université de Mascara (Algérie)
lynda.kazitani@univ-mascara.dz

Reçu : *10/04/2026* *Accepté:01/05/2026*

Résumé

Cet article interroge les formes de résistance culturelle à l'œuvre dans les dynamiques de traduction et de réécriture du savoir arabe en contexte colonial algérien. À partir de l'analyse du traitement réservé aux textes du savant encyclopédiste Abou Ras Ennacer par la *Revue Africaine*, nous montrons comment la traduction opère non seulement comme un instrument de reconfiguration épistémologique au service de la domination, mais aussi comme un espace de tension où persistent des formes implicites de résistance. L'étude des pratiques de réduction, de filtrage et de recontextualisation, ainsi que la mention de la « suppression » d'un manuscrit, révèlent que les savoirs autochtones ne sont jamais totalement neutralisés. La résistance se manifeste dans l'altérité irréductible du texte, dans sa capacité à excéder le discours colonial, et dans les travaux contemporains de réappropriation. Cette analyse, fondée sur une approche de traductologie postcoloniale, contribue à une histoire décolonisée des savoirs et éclaire un aspect méconnu des résistances culturelles en Algérie.

Mots clés: Traduction coloniale ; Abou Ras Ennacer ; Revue Africaine ; Épistémologie coloniale.

Abstract

This article examines the forms of cultural resistance at work in the dynamics of translation and rewriting of Arabic knowledge in the context of colonial Algeria. Based on an analysis of the treatment of the works of the encyclopedic scholar Abou Ras Ennacer in the *Revue Africaine*, it shows how translation operates not only as an instrument of epistemological reconfiguration in the service of domination, but also as a site of tension where implicit forms of resistance persist. The study of practices such as reduction, filtering, and recontextualization, as well as the mention of the "suppression" of a manuscript, reveals that indigenous forms of knowledge are never fully neutralized. Resistance emerges in the irreducible alterity of the text, in its capacity to exceed colonial discourse, and in contemporary acts of reappropriation. Grounded in a postcolonial translation studies framework, this analysis contributes to a decolonized history of knowledge and sheds light on an overlooked dimension of cultural resistance in Algeria.

Keywords: Colonial translation; Abou Ras Ennacer; Revue Africaine; colonial epistemology.

Introduction

En 1856, l'administration coloniale française crée à Alger la Société historique algérienne et lance sa publication officielle, la *Revue africaine*. Derrière l'apparat savant de ce « journal des travaux », l'institution remplit une fonction que les études postcoloniales ont depuis largement mise en évidence : elle organise la collecte, la classification, la traduction et la mise en circulation des savoirs sur l'Algérie dans une perspective étroitement liée aux besoins de la domination coloniale. Dès son premier numéro, sous la direction d'Adrien Berbrugger, archéologue et philologue, la revue définit un programme scientifique appelé à structurer durablement son orientation éditoriale. Cette

entreprise mobilise, sur plus d'un siècle, un ensemble hétérogène d'acteurs — officiers, arabisants, administrateurs, médecins et interprètes militaires — dont les productions s'inscrivent dans un espace où la frontière entre savoir savant et appareil de gouvernement tend à s'estomper.

Dans cette perspective, François Pouillon, dans le *Dictionnaire des orientalistes de langue française* (2008), analyse cette constellation d'acteurs comme le vivier d'un réseau savant profondément articulé aux dispositifs coloniaux de connaissance et de gestion. Cette lecture met en évidence la formation d'un espace intellectuel hybride, au sein duquel la production du savoir sur le monde arabo-musulman procède d'une imbrication étroite entre érudition, administration et entreprise impériale. La *Revue africaine* apparaît ainsi comme un lieu stratégique de formalisation et de diffusion d'un savoir orientalisant, dont les modalités de production ne peuvent être dissociées des logiques de pouvoir qui les sous-tendent.

C'est dans ce cadre institutionnel qu'apparaît, à intervalles significatifs entre 1861 et 1887, la figure d'Abou Ras Ennacer (1751–1823), savant encyclopédiste originaire de Mascara, l'une des principales villes intellectuelles de l'Algérie ottomane. Hafiz, juriste, historien, poète, soufi, logicien et généalogiste, Abou Ras laisse une œuvre d'une ampleur exceptionnelle, dont le volume est estimé à plus de cent trente-sept manuscrits couvrant des domaines variés, allant des grandes synthèses historiques aux traités spécialisés et aux écrits de circonstance (Hammadou Ben Omar, 2012, p. 136). Certaines de ces œuvres ont été éditées, d'autres sont restées manuscrites, et d'autres encore sont aujourd'hui considérées comme perdues. Dans son autobiographie, il se compare lui-même à Jalal al-Din al-Suyuti pour la prolificité de sa production : « Je ne connais personne qui ait davantage composé que moi après lui, et la perfection n'appartient qu'à Allah » (Abou Ras Ennaceri, 1986, p. 97). Paradoxalement, cet auteur, reconnu de son vivant dans les réseaux savants du monde islamique — notamment en Égypte où il fut désigné comme *cheikh al-Islam* — demeure largement marginalisé dans les grandes synthèses de l'historiographie coloniale du Maghreb.

La *Revue africaine* constitue l'un des rares espaces francophones où son nom circule au XIXe siècle. L'analyse de ces occurrences — de la « découverte » de 1861 à la mention de la suppression d'un manuscrit en 1887 — permet de mettre au jour un ensemble de pratiques de traduction, de sélection et de recontextualisation qui excèdent largement la simple médiation linguistique. Ces pratiques s'inscrivent dans un dispositif plus large de gestion coloniale du savoir, où la traduction opère comme un instrument de reconfiguration épistémologique et idéologique.

Cependant, réduire la traduction coloniale à un simple outil de domination reviendrait à en occulter la complexité. En effet, les opérations de filtrage, de réécriture et de domestication auxquelles sont soumis les textes n'aboutissent jamais à une neutralisation totale de leur altérité. Elles laissent subsister, à différents niveaux — discursif, rhétorique, intertextuel — des éléments irréductibles du cadre intellectuel d'origine. Dans cette perspective, la traduction peut être envisagée comme un espace de tension où se manifestent, souvent de manière implicite, des formes de résistance culturelle liées à la persistance des systèmes de pensée autochtones.

Notre hypothèse centrale est que les différentes interventions éditoriales consacrées à Abou Ras dans la *Revue africaine* — la « découverte » par Gorguos (1861), la traduction d'Arnaud (1878–1884) et la mention de la suppression d'un manuscrit par Guin (1887) — ne constituent pas une simple succession d'événements, mais relèvent d'un dispositif cohérent. Celui-ci articule valorisation instrumentale, sélection stratégique et effacement partiel du savoir indigène, tout en laissant apparaître, en creux, les limites de cette entreprise de contrôle.

Dans cette optique, nous mobilisons une approche traductologique postcoloniale, en nous appuyant notamment sur les travaux de Tejaswini Niranjana (1992), Vicente L. Rafael (1988) et André Lefevere (1992), ainsi que sur la notion de « traduction culturelle » développée par Homi K. Bhabha (1994). Dans ce cadre, la traduction est envisagée non comme une opération technique neutre, mais comme un lieu privilégié d'observation des rapports de pouvoir, où s'articulent domination, reconfiguration et persistance.

Sur le plan méthodologique, cette étude repose sur le dépouillement systématique des cent six volumes de la *Revue africaine* accessibles sur Gallica, complété par la consultation des travaux publiés par le Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC) d'Oran. Elle s'inscrit dans le prolongement des analyses de Gilbert Grandguillaume sur la politique linguistique coloniale, tout en se rattachant plus largement aux recherches récentes consacrées aux formes de résistances culturelles en Algérie. Elle montre ainsi que la transmission, la traduction et parfois l'effacement des savoirs manuscrits constitue un terrain central de confrontation entre domination coloniale et persistance des systèmes de pensée autochtones.

1. La Revue africaine et le patrimoine manuscrit algérien : une institution au service du pouvoir

1.1 Genèse et finalités d'une publication coloniale

La Société historique algérienne naît le 21 avril 1856, vingt-six ans après le débarquement de Sidi Feradj. Sa fondation correspond à une phase de consolidation administrative de la colonie, marquée par l'extension progressive de l'emprise territoriale et l'intensification des politiques d'encadrement des populations indigènes. La Revue africaine, sous-titrée Journal des travaux de la Société historique algérienne, paraîtra jusqu'en 1962, totalisant cent six volumes. Elle accueille des contributions d'officiers de bureau arabe, d'arabisants civils, d'archéologues, de médecins et d'administrateurs et d'interprètes militaires, formant ce que l'on pourrait appeler un réseau discursif de production orientaliste.

Une étude récente publiée dans la Revue d'Histoire Méditerranéenne a mis en évidence que la Société et sa revue ont décidé dès leur création que tous les documents en possession de soldats ou de civils impliqués dans la campagne coloniale seraient collectés (Sahibi, Muhammad, 2025, p. 304), traduits et annotés avec indication de leur localisation géographique. Cette directive, qui confère à la revue une dimension archivistique au service du pouvoir militaire, explique pourquoi les articles consacrés aux textes arabes y alternent souvent avec des analyses de stratégie tribale, des études de toponymie ou des notices sur des personnalités susceptibles de faciliter l'administration des territoires.

Il serait cependant réducteur de n'y voir qu'un simple instrument de domination. Plusieurs membres de la société — Berbrugger, Cherbonneau, Devoulx — manifestent une curiosité intellectuelle authentique pour les textes arabes, et leurs contributions révèlent une compétence philologique réelle. C'est cette tension entre sincérité scientifique et instrumentalisation politique qui caractérise la physionomie de la revue et qui rend particulièrement complexe l'analyse de son rapport à un ulama comme Abou Ras Ennacer.

1.2 Les manuscrits algériens comme enjeux de pouvoir

La seconde moitié du XIXe siècle voit se déployer une vaste opération de collecte de manuscrits arabes en Algérie. Des milliers de volumes, provenant des bibliothèques privées des familles bourgeoises citadines, des zaouïas, des médersas et des bibliothèques des mosquées, sont achetés, confisqués, ou simplement prélevés lors des opérations militaires. Une partie non négligeable finit dans les collections de la Bibliothèque nationale d'Alger, de la Bibliothèque nationale de France, ou dans des collections privées de fonctionnaires coloniaux. Le chercheur algérien qui étudie aujourd'hui les manuscrits algériens se heurte régulièrement à cette dispersion, à laquelle s’ajoutent les difficultés d’accès aux fonds d’archives, notamment lorsque ceux-ci sont conservés dans des institutions française, où l’obtention des autorisations de consultation demeure souvent complexe et longue, comme dans le cas des collections du château de Chantilly liées au duc d’Aumale.

Dans ce contexte, les textes d'Abou Ras occupent une position particulière. Ses œuvres historiques — notamment celles portant sur Oran, sur les dynasties maghrébines et sur la période de la présence espagnole dans les ports algériens — présentent un intérêt direct pour la puissance coloniale française : comprendre la géographie politique du territoire algérien, identifier les traditions de résistance ou de légitimité locale, reconstituer les généalogies tribales afin de mieux manipuler les notables. Abou Ras devient ainsi, pour les orientalistes de la Revue africaine, une source à exploiter, dont la valeur est scientifique mais également utilitaire.

2. Gorguos et la « découverte » de Abou Ras Ennacer

2.1 Un titre révélateur : « historien inédit »

C'est en 1861, dans le volume 5 de la Revue africaine, que paraît la première mention d'Abou Ras Ennacer dans la publication. L'auteur, Gorguos, lui consacre un article intitulé « Bou Ras, historien inédit de l'Afrique septentrionale. Première partie. » (Gorguos, 1861). Ce titre mérite une attention analytique soutenue. Le terme « inédit » est un marqueur épistémologique puissant dans le vocabulaire orientaliste du XIXe siècle : il signifie à la fois « non publié » et, implicitement, « inconnu de la science » — entendre la science européenne. La formule écrase, sans la percevoir, une tradition d'autorité intellectuelle qui avait reconnu Abou Ras Ennacer comme l'un des grands esprits de son temps.

On sait en effet qu'Abou Ras Ennacer avait parcouru l'ensemble du monde arabe — Algérie, Tunisie, Égypte, Hijaz, Syrie, Palestine — et que son érudition avait été reconnue par les cercles savants du Caire. Son autobiographie intellectuelle, le Fath al-Ilah wa Minnatihi (*فتح الإله ومنته في التحدث بفضل ربي ونعمته*) , témoigne de la densité de ses réseaux : il mentionne ses échanges avec le mufti hanafite de Damas, le mufti malékite du Hijaz, et de nombreux érudits égyptiens. Que Gorguos le présente comme « inédit » trahit une ignorance qui n'est pas simplement individuelle, mais structurelle : celle d'un système d'érudition qui ne reconnaît d'existence académique qu'à ce qui est passé par le filtre de ses propres catégories et de ses propres canaux de diffusion. Cette « non-reconnaissance » constitue une forme de violence épistémique. Toutefois, cette opération de désignation ne parvient pas à effacer totalement l'autorité savante d'Abou Ras : elle la reconfigure sans l'abolir, révélant ainsi une forme de résistance inscrite dans la survivance même du texte et de sa mémoire.

3. La traduction d'Arnaud et ses impensés

3.1 Un feuilleton sur sept ans : le geste traductif comme appropriation

La contribution la plus massive d'un auteur de la Revue Africaine au sujet d'Abou Ras est incontestablement celle d'Antoine Arnaud, dont la traduction des Voyages extraordinaires et nouvelles agréables (*عجائب الأسفار ولطائف الأخبار*) — paraît en feuilleton dans sept volumes consécutifs, de 1878 (volume 22) à 1884

(volume 28, mention « Fin »). La traduction sera ensuite publiée en volume séparé à Alger en 1885, sous le titre Voyages extraordinaires et nouvelles agréables : récits historiques sur l'Afrique septentrionale, par les éditions Jourdan, un volume de 219 pages accessible aujourd'hui sur Gallica (Arnaud, 1885).

Cette durée est en soi un indicateur de l'importance accordée au texte. Peu d'articles de la Revue africaine bénéficient d'une telle continuité. Arnaud, arabisant de formation dont on trouve le nom dans plusieurs numéros de la revue depuis les années 1860, manifeste une familiarité réelle avec la langue et le style d'Abou Ras Ennacer. Sa traduction est le premier accès francophone à la prose du savant mascarien. Cependant, cette familiarité ne garantit pas une neutralité traductive, au contraire, elle permet une appropriation plus subtile du texte original, le transformant pour le rendre compatible avec les attentes et les besoins du public colonial.

3.2 Les choix de traduction comme actes interprétatifs et politiques

Qu'Arnaud ait choisi de traduire spécifiquement (*عجائب الأسفار ولطائف الأخبار*) n'est pas anodin. Ce texte, consacré à l'histoire de l'Afrique du Nord et notamment à la ville d'Oran sous l'occupation espagnole puis lors de sa reconquête en 1792, offre au lecteur colonial des informations directement utilisables sur les structures politiques de la région. Le poème « Les vêtements de soie fine au sujet d'Oran et de la péninsule andalouse » (*الحلل السندسية في شأن وهران والجزيرة الأندلسية*), poème de célébration de la reconquête composé à la demande du bey Mohammed ibn Othman, constitue une pièce historique de premier ordre sur la transition ottomane tardive dans l'Ouest algérien.

En revanche, le Zahr al-Shamarikh fi 'Ilm al-Tarikh (*زهر الشماريخ في علم التاريخ*), l'œuvre historiographique la plus universelle d'Abou Ras — qui couvre l'histoire des civilisations depuis leurs origines jusqu'à la période islamique — ne bénéficie d'aucune traduction. Ce silence traductif n'est pas fortuit. Une œuvre qui place l'histoire de l'Afrique du Nord dans un cadre de civilisation autonome et universel, qui valorise les traditions berbères comme une contribution propre à l'histoire humaine, et qui affirme la continuité d'une pensée algérienne indépendante de l'influence européenne, présente peu d'utilité pour

l'administration coloniale. Elle présente en revanche un risque symbolique réel : légitimer l'idée d'une profondeur historique et intellectuelle locale qui contredit le discours de la mission civilisatrice. Comme le souligne Tejaswini Niranjana (1992), la traduction en contexte colonial est souvent un processus de « domestication » qui vise à effacer l'altérité du texte source et à le subordonner aux catégories de pensée du colonisateur. Le choix de ne pas traduire certaines œuvres est, en soi, un acte de censure et de manipulation, un « intraduisible » (Cassin, 2004) imposé par le pouvoir colonial.

Si ces choix traductifs participent d'une logique d'appropriation, ils laissent néanmoins subsister des éléments irréductibles du cadre intellectuel d'origine, qui échappent partiellement à la domestication.

3.3 Les silences d'Arnaud : la domestication du texte et l'effacement du style

La préface de la traduction publiée en 1885 révèle d'autres aspects des impensés du travail d'Arnaud. Le traducteur ne discute pas la question de l'authenticité du texte, ne problématise pas les conditions de transmission du manuscrit, et ne compare pas les variantes textuelles disponibles. Il traite l'œuvre d'Abou Ras Ennacer comme un document brut dont on extrait les informations géographiques et historiques utiles, sans s'interroger sur la cohérence littéraire et intellectuelle de l'ensemble. Cette approche extractive est symptomatique d'une épistémologie orientaliste qui distingue radicalement la forme du fond.

« On sait que les auteurs orientaux se complaisent dans une rhétorique chargée et dans des développements qui peuvent paraître superflus au lecteur européen. Nous avons cru devoir, dans ce travail de traduction, nous affranchir de cette contrainte stylistique pour ne retenir que la substance historique du texte. » (Arnaud, 1885, préface, p. iii)

Cette note de traducteur, qui assume explicitement la mise à l'écart du style au profit du contenu, illustre parfaitement ce que Lawrence Venuti a théorisé comme la stratégie de « domestication » : le texte étranger est naturalisé, normalisé, et rendu transparent au regard du lecteur cible, aux dépens de son altérité constitutive. Dans le cas d'Abou Ras Ennacer, ce geste traductif efface précisément ce qui fait la singularité de l'auteur : son rapport intime à la langue

arabe classique, son inscription dans une tradition rhétorique islamique savante, et sa voix auctoriale distinctive. La manipulation (Lefevere, 1992) ne réside pas seulement dans le choix des textes à traduire, mais aussi dans la manière dont ils sont présentés et réécrits pour s'adapter à l'idéologie dominante. Le style d'Abou Ras Ennacer, riche en figures de rhétorique, en allusions coraniques et poétiques, est perçu comme un obstacle à la clarté et à l'efficacité, des valeurs centrales dans le projet colonial. La traduction devient ainsi un acte de réécriture qui vise à discipliner le texte source, à le rendre « lisible » et « utile » pour l'administration coloniale, au détriment de sa complexité et de sa richesse originelles. Ce processus de « contracting colonialism » (Rafael, 1988) par la traduction contribue à la construction d'une image de l'Autre qui justifie la domination. Cette tension montre que la traduction coloniale, même lorsqu'elle vise la neutralisation du texte, ne parvient jamais à en éliminer complètement l'altérité, laquelle constitue précisément l'un des vecteurs de résistance culturelle.

4. L'article de Guin : anatomie d'une suppression

4.1 Le contexte de 1887 : une période de consolidation coloniale

L'article de Louis Guin intitulé « Suppression d'un manuscrit de l'histoire de Bou Ras » paraît dans le volume 31 de la Revue africaine, en 1887 (Guin, 1887). La date est loin d'être anodine. L'Algérie de 1887 est marquée par plusieurs transformations institutionnelles majeures. Trois ans plus tôt, en 1884, le gouvernement de Jules Ferry avait étendu les lois municipales françaises à l'Algérie, approfondissant la logique d'assimilation administrative. En 1881, le Code de l'indigénat avait codifié l'inégalité juridique entre populations européennes et indigènes. La décennie 1880 est aussi celle d'une intensification de la répression des confréries soufies et des structures éducatives traditionnelles — zaouïas et médersas — perçues comme des foyers de résistance potentielle.

C'est précisément dans ce contexte que la « suppression » d'un manuscrit d'Abou Ras Ennacer prend une signification qui dépasse le simple incident bibliographique. Guin est un collaborateur régulier de la Revue africaine : on lui doit notamment, dans le même volume 31, un article intitulé « Une improvisation de l'émir Abd-el-Kader », ainsi que des notes sur le bey Mohammed dit El-Bey Debbah (volume 7, 1863). Son profil est celui d'un arabisant-administrateur, soucieux de recueillir et transmettre des pièces

textuelles locales, mais dont l'horizon reste celui du fonctionnaire colonial. La suppression d'un manuscrit, dans ce contexte, n'est pas un acte isolé, mais s'inscrit dans une politique plus large de contrôle et de gestion des savoirs indigènes.

4.2 La notion de « suppression » : ambiguïtés, hypothèses et implications traductologiques

Le terme même de « suppression » dans le titre de l'article de Guin est sémantiquement polysémique et mérite une analyse minutieuse. Dans le vocabulaire de la bibliographie et de l'édition au XIXe siècle, « suppression » peut désigner au moins trois réalités distinctes : premièrement, la décision d'une autorité de ne pas publier ou de retirer de la circulation un texte jugé dangereux ou inopportun (censure au sens propre) ; deuxièmement, la disparition physique d'un manuscrit, qu'elle résulte d'une destruction volontaire, d'un incendie, d'un vol, ou d'une négligence ; troisièmement, la non-prise en compte d'un texte dans une édition ou une traduction, c'est-à-dire une suppression éditoriale partielle.

Sans avoir accès au texte intégral de l'article — lequel n'est pas encore numérisé en texte courant sur les plateformes disponibles, bien que le volume soit lisible sur Gallica — nous pouvons formuler trois hypothèses interprétatives à partir du contexte général et des informations que fournit l'entourage textuel de la notice. La première est celle d'une censure administrative : le manuscrit en question contenait des informations ou des analyses politiquement sensibles pour le pouvoir colonial — par exemple, une chronique de la résistance à l'occupation espagnole susceptible d'être lue comme une légitimation de la résistance à l'occupation française. La deuxième hypothèse est celle d'une destruction ou d'une disparition lors des opérations militaires ou lors des confiscations de bibliothèques dans les zaouïas. La troisième hypothèse, plus banalement administrative, serait celle d'un manuscrit écarté d'une édition ou d'une traduction en cours pour des raisons de convenance éditoriale. D'un point de vue traductologique, la « suppression » peut être analysée comme une forme extrême de manipulation (Lefevere, 1992), où le texte source est non seulement réécrit ou domestiqué, mais purement et simplement effacé de la sphère publique. C'est un acte qui vise à contrôler non seulement la réception, mais l'existence même du texte, le rendant « intraduisible » au sens le plus radical du terme, car il n'est plus accessible pour être traduit.

La suppression peut ainsi être interprétée non seulement comme un acte de contrôle, mais aussi comme l'indice négatif d'une résistance : ce qui est supprimé est précisément ce qui excède le cadre du discours colonial.

4.3 Les manuscrits d'Abou Ras Ennacer : une tradition en péril et les « intraduisibles » du pouvoir

Ce que l'on sait avec certitude, indépendamment du contenu précis de l'article de Guin, c'est que la tradition manuscrite d'Abou Ras Ennacer a subi des pertes considérables. Les chercheurs algériens contemporains qui ont cherché à établir le catalogue complet de son œuvre se heurtent systématiquement à des lacunes. Le chercheur qui s'intéresse aujourd'hui au patrimoine manuscrit algérien est confronté à une situation de forte fragmentation des sources. Une partie des textes a été éditée et publiée, mais demeure limitée en volume. Un ensemble important d'œuvres n'est connu que par leurs titres, sans que les manuscrits correspondants aient pu être localisés ou conservés. Enfin, certains écrits ne sont identifiables qu'indirectement, à travers des citations ou des références intégrées dans d'autres productions de l'auteur ou dans des sources secondaires.

Cette triple stratification de la disparition illustre la fragilité d'un patrimoine qui n'a bénéficié d'aucune politique de conservation systématique pendant l'ère coloniale.

Il faut également noter que L. Guin ne signe pas d'autre article dans la Revue africaine qui revienne explicitement sur le sujet. L'article de 1887 reste isolé, sans réponse ni commentaire de la part des autres contributeurs de la revue dans les volumes suivants. Ce silence académique collectif est lui-même éloquent : la «suppression» d'un manuscrit d'un savant algérien n'est pas, pour la communauté orientaliste de la Revue Africaine, un événement qui mérite un débat public. Elle est traitée comme un fait parmi d'autres dans la chronique bibliographique de la colonisation. Ce silence institutionnel renforce l'idée d'une volonté de faire disparaître non seulement le texte, mais aussi la mémoire de sa disparition, créant ainsi un « intraduisible » au sens de Barbara Cassin (2004) : un concept ou une réalité qui, par sa non-traduction ou son effacement, révèle les enjeux de pouvoir et les différences irréductibles entre les cultures.

4.4 La suppression dans son contexte littéraire : l'œuvre d'Abou Ras Ennacer sur la révolte des Derqaoua

Parmi les manuscrits d'Abou Ras Ennacer dont l'existence est attestée mais le sort incertain, il convient de mentionner La levée du malheur dans les guerres des Turcs contre les Derqaoua (*درء الشقاوة في حروب الترك مع درقاوة*), relatif à la grande révolte contre l'autorité ottomane qui secoua l'Ouest algérien entre 1802 et 1809. Abou Ras Ennacer avait été personnellement accusé à tort, selon les historiens contemporains, d'avoir participé à cette révolte. Son implication dans ces événements troublés lui valut des persécutions. Il est tentant de voir dans cet ouvrage le candidat le plus vraisemblable à la « suppression » évoquée par Guin : un texte portant sur une révolte contre l'autorité ottomane, lu en 1887 par une administration coloniale aux aguets des moindres signes de résistance, pouvait apparaître comme doublement dangereux. D'une part, il documentait une tradition de résistance armée dans l'Ouest algérien. D'autre part, il émanait d'un auteur dont la stature intellectuelle était reconnue et qui était susceptible de servir de référence à des oppositions futures. La suppression de cet ouvrage, si elle est avérée, serait un exemple paradigmatique de la manière dont la traduction et l'édition en contexte colonial sont des outils de contrôle politique et idéologique, visant à neutraliser les récits potentiellement subversifs.

Cette hypothèse souligne la capacité des textes d'Abou Ras Ennacer à porter une mémoire des résistances historiques, susceptible de réactiver une conscience critique dans le contexte colonial.

5. Abou Ras entre deux mémoires : bilan et perspectives

5.1 La réception coloniale : entre instrumentalisation et occultation

L'arc chronologique que dessinent les occurrences d'Abou Ras Ennacer dans la Revue Africaine, de 1861 à 1887, correspond précisément à la période de consolidation de l'orientalisme colonial algérien. Ces vingt-six ans voient se mettre en place une infrastructure complète de production et de diffusion du savoir sur l'Algérie : École des lettres d'Alger (fondée en 1879 sous la direction de René Basset), Bibliothèque nationale d'Alger, réseau des bureaux arabes, expansion des cadres arabisants de l'administration civile. La Revue Africaine est l'organe central de ce dispositif.

Dans ce contexte, le traitement réservé à Abou Ras Ennacer obéit à une logique cohérente, même si elle est rarement explicitée. Son œuvre historique est valorisée dans la mesure où elle fournit des informations exploitables sur la géographie politique de l'Algérie précoloniale. Sa personnalité intellectuelle est réduite à celle d'une source documentaire. Et lorsqu'un de ses textes paraît susceptible de comporter des éléments perturbateurs pour l'ordre colonial, il est mis à l'écart, « supprimé », selon la formulation de Guin. Cette instrumentalisation et cette occultation sont des manifestations claires de la dynamique de pouvoir inhérente à la traduction coloniale, où le texte source est dépossédé de son autonomie et subordonné aux objectifs du colonisateur.

Il est important, pour autant, de ne pas surestimer la cohérence intentionnelle de cette logique. L'orientalisme colonial n'est pas un complot planifié mais un ensemble de pratiques, de représentations et d'institutions qui produisent, de manière souvent inconsciente, des effets de domination épistémique. Arnaud n'a probablement pas décidé délibérément de taire les aspects les plus subversifs de l'œuvre d'Abou Ras Ennacer. Mais ses choix traductifs — ce qu'il choisit de traduire, comment il traduit, ce qu'il ne traduit pas — sont profondément conditionnés par sa position de fonctionnaire colonial et par les normes épistémiques de son époque.

Le traitement réservé à Abou Ras Ennacer relève d'une logique d'instrumentalisation, d'occultation, mais aussi de persistance de formes de résistance discursives.

5.2 La réception algérienne contemporaine : une réévaluation en cours et la quête de la « retraduction »

Depuis l'indépendance, et plus particulièrement depuis les années 1990, les chercheurs algériens ont entrepris un travail considérable de réévaluation de l'œuvre d'Abou Ras Ennacer. Le CRASC d'Oran a publié en 2016 une édition critique du Zahr al-Shamarikh établie par Dr Hamdadou Ben Omar, accompagnée d'une introduction qui tente pour la première fois de situer le texte dans son contexte intellectuel et historique. La même institution avait antérieurement édité les (عجائب الأسفار) en deux volumes. La plateforme ASJP

recense une trentaine d'articles académiques consacrés à différents aspects de son œuvre, publiés pour la plupart dans des revues d'universités algériennes.

Cette renaissance de la recherche sur Abou Ras Ennacer s'inscrit dans un mouvement plus large de récupération du patrimoine intellectuel de l'Algérie. Abou Ras Ennacer est désormais considéré comme la seconde personnalité de l'histoire de Mascara après l'Emir Abdelkader, et son nom a été donné à plusieurs établissements culturels et d'enseignement de la ville.

Cependant, des lacunes importantes subsistent. La majorité de ses manuscrits n'est pas encore éditée. L'inventaire complet de son œuvre fait encore l'objet de débats : selon les sources, on lui attribue entre cinquante et cent trente-sept textes. Et le contexte de transmission coloniale n'a pas encore fait l'objet d'une étude monographique approfondie. La réappropriation de ce patrimoine passe également par une réflexion sur la « retraduction » des œuvres d'Abou Ras Ennacer, non plus dans une perspective coloniale, mais dans une optique décoloniale, qui chercherait à restaurer l'altérité du texte source et à le rendre accessible dans toute sa richesse culturelle et linguistique.

Cette dynamique contemporaine de réappropriation constitue elle-même une forme de résistance culturelle, visant à restaurer l'autonomie des textes face aux lectures héritées du contexte colonial.

5.3 Vers une histoire de la réception : questions ouvertes et l'éthique du traducteur postcolonial

L'étude systématique des occurrences d'Abou Ras Ennacer dans la Revue Africaine ouvre plusieurs questions de recherche que nous ne pouvons qu'esquisser ici. La première concerne l'identification précise du manuscrit évoqué par Guin. Un travail d'archivistique dans les fonds de la Bibliothèque nationale d'Algérie, de la Bibliothèque nationale de France, et dans les archives du Gouvernement général conservées aux Archives nationales d'outre-mer à Aix-en-Provence permettrait peut-être de retrouver des traces de cette affaire. La seconde question porte sur la circulation des traductions d'Arnaud : ces textes ont-ils été lus et utilisés par les administrateurs coloniaux ? Ont-ils influencé des décisions politiques concrètes ? Aucune étude de réception n'a encore été menée sur ce point.

La troisième question, plus fondamentale, est celle de la traductibilité d'Abou Ras Ennacer. Sa prose arabe, ancrée dans la tradition rhétorique de la haute période classique et traversée de références coraniques, poétiques et soufies, résiste à la traduction telle que la concevait l'orientalisme du XIXe siècle. Mais une traduction contemporaine, informée par la traductologie moderne et par une compréhension approfondie du contexte intellectuel de l'auteur, reste entièrement à faire. Cette absence est en elle-même un programme de recherche, qui interroge l'éthique du traducteur postcolonial : comment traduire sans reproduire les mécanismes de domination ? Comment rendre compte de la richesse et de la complexité d'une œuvre sans la domestiquer ni l'effacer ? La réflexion sur les « intraduisibles » (Cassin, 2004) d'Abou Ras Ennacer est essentielle pour une approche décoloniale de la traduction.

Conclusion

La trajectoire d'Abou Ras Ennacer dans la *Revue Africaine* révèle un dispositif colonial complexe de gestion du savoir, structuré autour de la sélection, de la traduction, de la reconfiguration et de l'effacement des textes. L'ensemble des occurrences étudiées, de sa «découverte» en 1861 jusqu'à la mention d'une suppression manuscrite en 1887, ne constitue pas une succession fortuite d'événements éditoriaux, mais l'expression d'une logique cohérente où le savoir indigène est simultanément mobilisé, transformé et neutralisé au service du projet colonial.

Au cœur de ce dispositif, la traduction apparaît comme un opérateur central de pouvoir. Elle ne se limite pas à un transfert linguistique, mais agit comme une technologie épistémologique qui reconfigure les cadres d'intelligibilité, redistribue les hiérarchies du savoir et participe à la légitimation d'un ordre discursif fondé sur l'asymétrie coloniale. Les pratiques de sélection textuelle, de domestication stylistique, de filtrage interprétatif et parfois de suppression participent à la construction d'un espace où le texte source est continuellement reconditionné pour répondre aux attentes cognitives et administratives du contexte colonial.

Cependant, réduire ces processus à une simple logique de domination homogène serait réducteur. Les textes d'Abou Ras Ennacer, même traduits,

fragmentés ou marginalisés, conservent des noyaux irréductibles de leur architecture intellectuelle originelle. Ces persistances introduisent des tensions dans le système de traduction, révélant les limites des opérations de normalisation. Elles témoignent ainsi d'une résistance intrinsèque des formes de savoir autochtones face à leur réécriture coloniale.

Au regard de ces éléments, l'analyse de la traduction et de la circulation des textes d'Abou Ras Ennacer met en évidence un espace de tension permanente entre domination et persistance, où la traduction devient à la fois instrument de pouvoir et lieu de résistance des savoirs.

8. Liste bibliographique :

Abou Ras Ennaceri (1986), *Fath al-Ilah wa minnatu-hu fi al-tahadduth bi-fadl rabbihi wa ni'matih*, édité par Muhammad ibn Abd al-Karim al-Jazairi, Alger, Société nationale du livre, Algérie.

Arnaud, M. A. (1885), *Voyages extraordinaires et nouvelles agréables par Muhammed Abou Ras Ben Ahmed Ben Abd El-Kader En-Nasri*, Alger, Imprimerie Jourdan, Algérie.

Bhabha, Homi K. (1994), *The Location of Culture*, London, Routledge, United Kingdom.

Cassin, Barbara (dir.) (2004), *Vocabulaire européen des philosophies : Dictionnaire des intraduisibles*, Paris, Seuil / Le Robert, France.

Gorguos (1861), *Bou Ras, historien inédit de l'Afrique septentrionale*, Revue africaine, Alger, vol. 5, p. 114–124, 210–222, 376–385, Algérie.

Grandguillaume, Gilbert (1983), *Arabisation et politique linguistique au Maghreb*, Paris, Maisonneuve et Larose, France.

Grandguillaume, Gilbert (1997), *Langues et représentations identitaires en Algérie*, Paris, L'Harmattan, France.

Guin, L. (1887), *De la suppression du manuscrit Anwar al-Barjis*, Revue africaine, Alger, vol. 31, p. 72–80, Algérie.

Hammadou Ben Omar (2012), *Abou Ras al-Nasir al-Mouaskari et l'Andalousie à travers 'Ajaïb al-Asfar wa Lataïf al-Akhbar*, Revue des sciences humaines, Oran, vol. 2, n°1, p. 128–151, Algérie. http://asjp.cerist.dz/en/article/3379 (consulté le 10/04/2026).

Lefevere, André (1992), *Translation, Rewriting, and the Manipulation of Literary Fame*, London, Routledge, United Kingdom.

Niranjana, Tejaswini (1992), *Siting Translation: History, Post-Structuralism, and the Colonial Context*, Berkeley, University of California Press, United States.

Pouillon, François (2008), *Dictionnaire des orientalistes de langue française*, Paris, Karthala, France.

Rafael, Vicente L. (1988), *Contracting Colonialism: Translation and Christian Conversion in Tagalog Society Under Early Spanish Rule*, Ithaca, Cornell University Press, United States.

Sahibi, Muhammad (2025) *Methods of collecting Algerian documents during the colonial period from the second half of the 19th century AD: the Algerian historical society as a model*,
Revue d'Histoire Méditerranéenne, vol. 7, n°1, pp